

ORTHODOXIE

Janvier 2010

N° 126

orthodoxievco.net

Archimandrite Cassien
F 66500 Clara

FOYER
ORTHODOXIE

4 CARRER
D'AVALL

Bulletin des vrais chrétiens orthodoxes
sous la juridiction de S. B. Mgr. Nicolas
archevêque d'Athènes et
primat de toute la Grèce

NOUVELLES

Samedi, le 13 (26) décembre, Claudia Remy nous a quitté pour une meilleure vie, après une longue maladie. Le lundi après a eu l'enterrement à Saint Quentin. Mémoire éternelle.

En même temps j'ai rendu visite à nos fidèles de Paris et Grenoble. Avant mon départ pour l'Ouganda, je termine ce bulletin. J'y resterai deux semaines, et je serai de retour en Grèce, pour le dimanche du carnaval, plaise à Dieu.

Ci-contre et ci-après quelques photos de la Théophanie au Pirée.

Vôtre en Christ, archimandrite
Cassien

- SOMMAIRE
- SIGNES ET SYMBOLES
- HOMÉLIE SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST
- GALAKTOBOUREKO VÉGÉTAL
- TARSO, LA FOLLE EN CHRIST DE KÉRATÉA
- LA SAINTE TRINITÉ – LA PREMIÈRE ÉGLISE ?





SIGNES ET SYMBOLES

«Alors ils entendirent (Adam et Ève) la Voix de l'Éternel Dieu, qui parcourait le jardin vers le soir.» (Gn 3,8)

Depuis la chute dans le paradis, les facultés de notre âme se sont estropiées et ce n'est qu'indirectement que nous pouvons communiquer avec Dieu. Il nous faut donc des auxiliaires comme pour un mal-voyant ou un amputé. L'Église met donc à notre portée tout ce qui peut nous aider à communiquer avec Dieu, en attendant, bien sûr, que nous arrivions à la sainteté, qui consiste précisément au rétablissement de nos facultés spirituelles.

Tout un «arsenal» nous est proposé : L'Écriture sainte, les icônes, les sacrements, les prières liturgiques, etc. Ainsi nous pouvons indirectement accéder à ce que notre infirmité spirituelle nous cache. À travers ce qui nous est familier, l'inconnu se manifeste donc. C'est pour cela que le Seigneur parlait aussi en paraboles. «Il leur parla en paraboles sur beaucoup de choses.» (Mt 13,3) «Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père.» (Jn 16,25) Cette heure est justement le moment où nous pouvons de nouveau marcher sans béquilles. En attendant, il ne nous reste qu'à vivre notre foi tel un aveugle avec sa canne.

Cela me fait penser à cet aveugle de Jéricho, assis au bord du chemin, qui criait vers Jésus : «Fils de David, Jésus aie pitié de moi !» (Mc 10,47) Voilà l'origine de la prière de Jésus, que notre nonchalance nous empêche de dire sans cesse.

Un autre facteur entre aussi en jeu, concernant les signes et symboles : nous ne sommes pas de purs esprits – comme les anges – mais nous avons un corps et c'est avec ce corps (hélas devenu charnel), qu'il s'agit de cheminer vers Dieu, à travers cette «vallée de larmes» que constitue notre vie terrestre. Ces signes et symboles sont aussi, pour ainsi dire, des panneaux indicateurs qui nous montrent le chemin à suivre. Puisque nous sommes composés d'un esprit et d'un corps, il faut que tout notre être participe et vit cette vie en Dieu : pendant qu'on prie, le corps se signe et l'esprit s'élève vers Dieu dans la prière. Le corps jeûne et l'esprit s'abstient des mauvaises pensées et des sentiments illicites.

Mais revenons aux signes et symboles. Pourquoi allume-t-on des cierges et brûle-t-on de l'encens ? C'est un geste qui exprime notre amour envers Dieu, tel l'époux qui apporte des fleurs à son épouse ou lui fait des caresses. Sans cela tout devient abstrait et l'amour meurt, soit entre nous et Dieu soit entre les époux. Bien sûr, Dieu n'a besoin ni des cierges ni de l'encens; c'est plutôt pour nous qui n'arrivons pas à exprimer autrement notre foi et notre amour envers Dieu. Les Juifs immolaient des boucs et des taureaux : une façon rudimentaire — pour ne pas dire : primitive – de s'approcher de Dieu.

Nous, en attendant de prier en «esprit et en vérité» (Jn 4,24) servons-nous donc de tous ces moyens que l'Église met à notre disposition.

archimandrite Cassien

Si quelqu'un fait une chose selon Dieu, la tentation lui viendra certainement; car toute oeuvre bonne est précédée ou suivie de la tentation, et ce qui est selon Dieu n'est assuré qu'après avoir été éprouvé par la tentation.

saint Dorothee de Gaza

HOMÉLIES

de l'archevêque Philarète de Tchernigov
sur la

PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST

(traduites de leur publication en anglais dans *Orthodox Word* 2003, N° 232)

QUATRIÈME HOMÉLIE

La consommation de l'agneau pascal; la première indication du traître.
(Grand Jeudi)

Lc 22,15-18 ; Mt 26,21-27; Mc 14,18-21; Jn 13,17-22

Le Sauveur, ayant achevé son Instruction sur le lavement des pieds, ouvre la Cène pascale avec une révélation de ses Sentiments au sujet de cette Cène. Et au cours de cette Cène pascale, Il dit à ses disciples que l'un d'eux va Le trahir.

Il leur dit : J'ai désiré vivement manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir (Lc 22,15)

Pourquoi le Sauveur désira-t-Il maintenant si ardemment partager la Cène pascale avec ses disciples ? Puisque, avec ce repas, le vieil ordre des choses s'est terminé, et après, il doit s'ensuivre la réalisation de ce que la Pâque a préfigurait, cet ardent désir de la dernière Cène était le fruit de son Amour pour l'humanité déchue et son Dévouement à la Volonté de son Père céleste, qui L'avait chargé de l'œuvre de la Rédemption. Ce n'est pas vers la joie qu'Il Se hâtait, mais vers l'affliction, non pas vers la consolation, mais vers un tourment indescriptible. Mais son Amour divin pour les gens et pour son Père céleste vainquirent en Lui les afflictions humaines et Il Se hâta d'achever sa grande Œuvre. Il désira aussi la dernière Cène parce qu'Il Se proposa de la sceller du signe de son Amour particulier pour l'homme, d'instituer le Mystère de l'Eucharistie. *J'ai désiré vivement..., avant de souffrir... Je ne la mangerai plus (Lc 22,15-16)*. Ces paroles, en elles-mêmes et d'elles-mêmes montrent qu'elles sont prononcées par un père aimant qui se sépare de ses enfants. *J'ai désiré vivement manger cette Pâque avec vous*, dit-Il à ses enfants, en leur faisant voir qu'Il souhaite leur laisser un souvenir de son Amour.

Car, Je vous le dis, Je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. (Lc 22,16)

L'année suivante, Il ne pourra plus manger l'agneau pascal avec ses disciples bien-aimés, comme Il l'avait fait auparavant et comme Il le fait maintenant; sa Mort est si proche. Il célébrera la Pâque avec eux, mais ce sera alors dans le royaume de Dieu — *jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu* — jusqu'à ce que la vraie, l'éternelle Pâque soit révélée. La Pâque juive était célébrée en commémoration de l'extermination des premiers-nés d'Égypte et le sauvetage d'Israël (cf. Ex 11,12). Puisque la condamnation finale et le salut des autres s'ensuivra au Jugement dernier, universel, — lorsque tous ceux qui étaient impurs seront rejetés comme ces Égyptiens, et quand tous les justes, comme de vrais Israélites, seront comblés de bénédictions — la vraie Pâque sera célébrée dans le Royaume des cieux. La béatitude éternelle des saints de Dieu — voilà la vraie Pâque que le Sauveur a indiquée à ses disciples.

Et, ayant pris une coupe et rendu grâce, Il dit: Prenez cette coupe, et distribuez-la entre vous; car, Je vous le dis, Je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu (Lc 22,17-18).

À la célébration pascale, après la consommation de l'agneau, une coupe de vin était servie comme signe d'amour et de joie. Voilà que le Seigneur le fait aussi, en accomplissement de la loi rituelle. Mais Il y ajoute un sens nouveau, avec lequel Il offre la coupe : *Je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu*, ou, comme le développe Matthieu : *Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où J'en boirai du nouveau avec vous dans le royaume de mon Père (Mt 26,29)*. Le Seigneur, une fois ressuscité, partagea bien un repas avec ses disciples, mais non le vin de la célébration pascale. Ses disciples n'étaient pas encore dans le repos béni du Royaume de Dieu, et le vin nouveau n'appartenait pas au temps que le Sauveur passa à apparaître à ses disciples pendant les quarante jours après sa Résurrection. Le Sauveur Se réfère de nouveau à ce même avenir lointain qu'Il avait indiqué lorsqu'Il parlait de la célébration de la vraie Pâque (cf. Lc 22,16). Il désigne le Royaume qui sera révélé après son Jugement du monde entier (cf. 1Co 15,54-55).

Les évangélistes Matthieu (26,29) et Marc (14,25) citent les Paroles du Sauveur après qu'ils ont parlé de l'institution du mystère de l'Eucharistie. Cependant l'usage habituel de la coupe pascale montre que les paroles qui la concernaient étaient dites au moment où saint Luc les cite. Saint Luc parle déjà de la double Cène du Christ — du repas de l'Ancien Testament et du repas eucharistique (cf. Lc 22,19-20) — tandis que cela n'apparaît pas dans les récits brefs des autres évangélistes. Le Sauveur dit au début du repas pascal : *J'ai désiré vivement manger cette Pâque avec vous (Lc 22,15)*. Mais dans la description des évangélistes, Il participe à peine à l'ancien repas pascal. *Pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient*, dit saint Marc (Mc 14,18); *Pendant qu'ils mangeaient*, dit saint Matthieu (Mt 26,26) — c'est toute la description de la célébration pascale. Il n'y est même rien dit du fait que selon la prescription de la loi, ils mangeaient

l'agneau pascal debout (cf. Ex 12,11). De plus, rien n'est dit de la forme ni de la manière de laquelle les autres rituels de la fête furent accomplis. C'est seulement en passant que l'accomplissement de deux rites de l'ancienne Pâque est mentionné (cf. Lc 22,16-18; Mt 26,23). Le Seigneur du sabbat (Mt 12,8) et de tous les rituels leur fait voir, en particulier maintenant, que l'ancien ordre des choses prenait fin et était en train d'être remplacé par un nouveau. Et les évangélistes, attentifs aux Paroles et aux Actes du Seigneur dans leur description détaillée du repas pascal, nous présentent seulement les Paroles et les Actes du Législateur de la nouvelle loi.

Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez. Ce n'est pas de vous tous que Je parle; Je connais ceux que J'ai choisis. Mais il faut que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange avec Moi le pain a levé son talon contre Moi (Jn 13,17-18).

Ces paroles dans l'évangile de saint Jean précèdent la Prédiction du Sauveur qu'un des disciples allait Le trahir (cf. Jn 13,21). Selon le récit de saint Luc, cela fut dit par le Sauveur après la Cène (Lc 22,21-22), alors que selon le récit de saint Matthieu (26,21, 27) et de saint Marc (14,18, 22), c'était avant l'institution de l'Eucharistie.

Le Sauveur promet la béatitude à ceux qui comprennent ses Mystères et qui le prouvent par des actes. «Si», dit-Il, «vous savez avec quelles pensées et de quelle disposition ce dernier repas pascal est célébré par Moi, repas auquel Moi, votre Seigneur, J'ai lavé les pieds à mes serviteurs, vous serez heureux et bienheureux quand vous accomplirez ce qui vous est connu.» Mais Il connaît parfaitement ses disciples et dit que ce n'est pas tous qui ont cet entendement actif qui rend les gens bienheureux. Ses élus Lui sont connus, et Il connaît aussi celui qui s'est exclu du Royaume bienheureux en sacrifiant sa conscience à ses passions. Ce dernier ne pouvait qu'attrister le Seigneur. Mais il a été dit bien avant : *Celui-là même... qui mangeait mon pain, lève le talon contre Moi (Ps 40,9)*. Le malheureux acte de la perfidie ingrate avait été prédit longtemps avant. Cette prophétie n'imposa pas la nécessité de l'accomplissement à la volonté libre de Judas. Au contraire, elle le prévenait contre le péché. La Bonté de la Providence avait juste fait son travail, en désignant l'imposteur. S'il agit à sa propre façon, c'est son propre travail. Les paroles de l'Écriture, citées par le Sauveur (Ps 40,9), furent dites par David à propos du surnois Achitophel (2R 15,31). Mais le lot de David était une image de celui du Messie Jésus, et une grande partie des psaumes de David s'appliquent littéralement au Messie.

Dès à présent Je vous le dis, avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle arrivera, vous croyiez à ce que Je suis (Jn 13,19).

Désignant son futur ennemi à l'avance, au repas qu'il a partagé avec Lui, le Sauveur montre par là que le choix de son ami-ennemi n'a aucunement eu lieu par une sorte d'erreur. L'accomplissement de sa Prophétie concernant l'acte de son ami-ennemi n'a fait que confirmer la foi en sa Mission divine.

Ayant ainsi parlé, Jésus fut troublé en son esprit, et Il dit expressément : En vérité, en vérité, Je vous le dis, l'un de vous me livrera (Jn 13,21).

Si pour une âme humaine pure, la trahison de Judas est un acte révoltant, alors qu'aurait-elle été pour le Dieu-Homme ? Plus l'âme est pure et sainte, plus le péché lui est répugnant. «Le Trouble de Jésus est un sentiment contre l'impiété du traître», dit saint Cyrille d'Alexandrie. D'un autre côté, le Maître céleste aimant pouvait-Il ne pas S'attrister de la ruine d'un de ses disciples choisis ? Quelle amère destinée ! Mais la prophétie qui le concernait était nécessaire aux fidèles (cf. Jn 13,19).

Ils furent profondément attristés, et chacun se mit à Lui dire : Est-ce moi, Seigneur ? (Mt 26,22).

Voilà l'effet que les premières Paroles claires du Sauveur concernant le traître avaient sur les disciples. C'est ainsi qu'en témoignent les évangélistes Matthieu (26,21-22) et Marc (14,18-19).

Effroyable est le crime que, selon les Paroles du Seigneur, un de ses disciples se prépare à commettre. Mais les disciples sincères du Christ sont, d'une part, convaincus que la Parole de leur Maître est vérité — car le cœur même de l'homme Lui est connu —, et d'autre part, ils ont déjà suffisamment été entraînés à avoir l'humble conscience de l'inconstance humaine. Par conséquent, chacun était effrayé pour lui-même — était-il possible que c'était en lui le Seigneur voyait un empressement à commettre cet acte noir ? Chacun, sans se faire confiance, avait peur pour lui-même, et se demandait avec tristesse s'il pouvait être aussi mauvais que de trahir son Seigneur. «Je craignais toutes mes œuvres»¹ dit le juste Job (Jb 9,28). Et en effet, mauvaise, très mauvaise est la position de ceux parmi nous qui nous disons en notre for intérieur : «Nous ne pourrions pas être comme était ce fils du péché, Judas; nous ne nous serions jamais permis de faire une chose pareille.» Un vrai examen de soi, sincère et saint, pousse chacun de nous à dire : «N'ai-je pas été moi-même parfois infidèle au Seigneur malgré tous les dons de son Amour dont je jouis ? N'ai-je pas vendu mon amour pour Lui contre les plaisirs de la chair, contre l'éclat de la gloire terrestre, contre le poids des pièces d'argent ?» *Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes (2 Co 13,5)*, enseigne l'Apôtre. Est-ce une humiliation pour un pécheur de se soupçonner de péché ? Oh, non ! C'est pour lui une question de vérité. Au contraire, il tomberait dans une illusion destructrice de lui-même s'il se considérait juste en tout.

Il répondit : Celui qui a mis avec Moi la main dans le plat, c'est celui qui Me livrera (Mt 26,23).

1 Selon la version de la Vulgate latine. La version de la Septante a : *Je tremble dans tous mes membres.* — N de l'Éd.

Celui qui a mis avec Moi la main dans le plat — ou, comme il est dit plus clairement chez saint Marc, *C'est l'un des douze, qui met avec Moi la main dans le plat* (Mc 14,20) signifie la même chose qui a été dite précédemment : *L'un de vous, qui mange avec Moi* (Mc 14,18), seulement appliqué à un cas particulier. Au repas pascal, on mangeait, entre autres choses, des herbes amères trempées dans du vinaigre. C'était la participation à ce rituel du repas que le Seigneur a indiquée en parlant du traître. Ainsi, ici non plus, la personne du traître n'est pas mentionnée, il est seulement confirmé que le traître partage le festin d'agape avec le Seigneur. Le Maître céleste ne révèle pas le pécheur devant d'autres personnes. Il dit seulement encore une fois que le pécheur Lui est connu. Par sa Bonté, Il lutte avec la malice du pécheur, et par bonté Il souhaite la vaincre. «Il démontre que la conscience du traître Lui est connue, cependant Il ne déconcerte pas l'impie par la dureté d'une censure ouverte, mais le persuade par une admonition humble et sans paroles»².

Le Fils de l'homme S'en va, selon ce qui est écrit de Lui. Mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme est livré ! Mieux vaudrait pour cet homme qu'il ne fût pas né (Mt 26,24).

Pour consoler ses amis sincères au sujet de son Destin et susciter quelque égard pour Lui chez le traître, le Sauveur parle de la signification de son Destin et du destin du traître. Lui, l'Envoyé de Dieu, Se tient au-dessus de la volonté mauvaise du traître et dépend strictement de la Volonté de son Père céleste et de la Sienne propre. *Le Fils de l'homme S'en va*, veut dire que «sa Mort est plutôt un passage qu'une mort réelle, comme Il l'a dit aux Juifs : *Je m'en vais vers Celui qui M'a envoyé* (Jn 7,33); et il reste en Lui une liberté totale.»³ Il *S'en va, selon ce qui est écrit de Lui*, en accord avec la Volonté du Père céleste, comme ce fut proclamé bien avant par les prophètes (cf. Lc 22,22), par exemple par David (cf. Ps 21) et Isaïe (cf. chap. 53). *Malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme est livré*. La Volonté de Dieu, que suit Celui qui est envoyé, n'excuse pas le moins du monde l'acte ignoble de la trahison, puisque cela dépend de la volonté du traître. Le mauvais usage de la liberté ne cesse pas d'être un péché juste parce qu'il a été vu d'avance par Celui qui voit tout. Si par la Providence de Dieu, il devient un instrument pour atteindre un but salutaire, comme c'était la trahison de Judas, que la Bonté Dieu soit louée et glorifiée pour cela ! L'œuvre d'une mauvaise volonté reste ce qu'elle était. *Malheur à cet homme*. S'il a vu en Jésus un homme, et qu'il L'ait trahi comme homme, cela ne fait qu'augmenter sa culpabilité. Il avait le moyen de voir en Lui le Dieu-Homme. Ce que le Fils de Dieu a dit contre les Juifs (cf. Jn 15,22-25) s'appliquait à lui, un apôtre, au plus haut degré. Il peinait contre la Vérité céleste. L'Amour travaillait pour vaincre sa malice, mais lui, il ne faisait que grandir en malice. Il dédaigna le Fils de Dieu (cf. Hébr 6,6) pour de l'argent.

Mieux vaudrait pour cet homme qu'il ne fût pas né, dit le Seigneur. Cet homme infortuné sentira — et cela éternellement — qu'il aurait mieux valu pour lui ne pas être né. Son état sera semblable à l'état de ceux qui crieront aux montagnes : «Tombez sur nous, et cachez-nous devant la Face de Celui qui est assis sur le trône, et devant la Colère de l'Agneau» (cf. Ap 6,16; Lc 23,29-30). L'Amour qui prend soin de lui révèle l'état du traître, mais ne peut rien faire de plus pour celui qui s'est abandonné à la vengeance de la Justice éternelle.

Judas, qui Le livrait, prit la parole et dit : Est-ce moi, Rabbi ? Jésus lui répondit : Tu l'as dit (Mt 26,25).

Pendant que les autres disciples disaient : *Est-ce moi, Seigneur ?*, Judas dit : *Est-ce moi, Rabbi ?* Comme c'est évident, la première question est le fruit de la révérence, mais la seconde ne l'est pas du tout. «Rabbi» est un nom respectueux pour le Christ Jésus, un nom que la politesse avait donné à un docteur sur deux. Donc Judas ne parle que le langage de la coutume. De plus, quand les autres disciples questionnaient le Seigneur sur eux-mêmes avec crainte, Judas se taisait. Il se taisait aussi quand le Seigneur confirma que le traître partageait le repas d'agape. Mais quand le Seigneur proclama le malheur terrible du traître, cette menace, comme il est évident, fit trembler aussi son cœur à lui, mais pas assez pour y réveiller un repentir sincère. Se ressaisissant rapidement de son trouble, c'est seulement pour ne pas susciter de soupçons de sa trahison chez les autres, et par là attirer sur lui leur hostilité, que suivant l'exemple des autres, il demande : *Est-ce moi ?* Judas jouait devant les disciples comme un acteur ingénieux. Mais qu'était-il devant sa propre conscience ? Oh, qu'il était pénible pour le Connaisseur des cœurs d'entendre la question éhontée ! Ta Bonté céleste, ô Seigneur, répond humblement à Judas : *Tu l'as dit*, c'est-à-dire : tu le sais toi-même. «C'est ainsi que le Seigneur trace pour nous une image et une règle pour l'endurance des offenses.»⁴

Gloire à ta Longanimité, ô Seigneur !

2 Saint Léon le Grand, *Homélie 7 sur la Passion*, ch.3.

3 Victor d'Antioche, *Commentaire sur l'évangile de saint Marc*

4 Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur l'évangile de saint Matthieu*, Homélie 81.

En tout ce qui m'est arrivé, je n'ai jamais voulu me conduire selon la sagesse humaine, mais en chaque chose je fais toujours le peu qui est en mon pouvoir, et j'abandonne le tout à Dieu.

saint Dorothée de Gaza

GALAKTOBOUREKO VÉGÉTAL

1 l de lait de soja
 6 cuillerées à soupe de sucre
 40 gr de semoule
 4 bonnes cuillerées à soupe de préparation pour crème pâtissière (je prends la marque "Impérial") parfum (vanille, eau de rose ou autre)
 2 cuillerées à soupe de bonne margarine végétale fondue
 4 feuilles de phyllo/filo sirop,
 1 citron



Prélever du litre de lait de soja assez (2-3 cuillerées à soupe ?) pour délayer 4 cuillerées à soupe de poudre « Impérial ». Mettre le reste dans une casserole avec le sucre et le faire bouillir. Y verser en pluie la semoule et la faire cuire 7-8 minutes à partir de la reprise de l'ébullition, tout en tournant.

Ajouter alors la poudre "Impérial" délayée, et la faire cuire encore 3 minutes à partir de la reprise de l'ébullition. Ajouter le parfum, mélanger. Laisser refroidir. En attendant, chauffer le four à 350 °C (th. 4).

Faire fondre 2 cuillerées à soupe de margarine végétale. Enduire avec un pinceau un plat allant au four, rectangulaire et à bords assez hauts, de margarine fondue, le garnir d'une feuille de filo (recouvrir aussi les côtés), l'arroser d'un peu de margarine fondue, recouvrir d'une autre feuille. Verser dessus la crème à la semoule.

Recouvrir de la troisième feuille de phyllo/filo, l'arroser aussi de margarine fondue, poser dessus la quatrième feuille et encore de la margarine fondue. Mettre au milieu du four pendant 25-30 minutes (ou jusqu'à ce que le phyllo/filo soit bien doré). Faire cuire 1 tasse et demie de sucre avec le jus et le zeste du citron dans une tasse d'eau pendant 5 minutes. Ajouter de l'eau-de-vie fine ou du cognac. Arroser le gâteau de ce sirop, et laisser refroidir avant de le découper en carrés.

«Galacto-» se réfère, bien sûr, au lait, tandis que boureko» vient du perse «burak», qui signifie toute pâte que l'on peut farcir. Le grec l'a emprunté par l'intermédiaire de la forme turque : «bürek», mot répandu dans presque tous les pays jadis occupés par les Ottomans.

N'en déplaise à nos amis russes, leur mot «pirog» (racine de «pirojki», nom des fameux gâteaux du monde slave), a la même origine.

Il est même fort probable que le nom des feuilles de «brick» en France provienne du même mot.

QUESTION :

Père, est-il vrai que les enfants qui n'ont pas reçu le baptême seront châtiés des tourments éternels de l'enfer, en punition du péché originel ? Cela me paraît injuste.

RÉPONSE :

Toute la race d'Adam hérite les conséquences du péché originel, c'est-à-dire le rejet du paradis (terrestre et céleste) et le reste : maladie, mort, etc. Les enfants n'en sont pas exceptés bien sûr, sinon pas besoin de les baptiser en bas âge. Si Dieu veut faire miséricorde ensuite, c'est son problème, comme je l'avais publié une fois dans une histoire concernant les avortons.

archimandrite Cassien

TARSO, LA FOLLE EN CHRIST DE KÉRATÉA

1. Être fol ou folle en Christ

On peut dire que, par rapport aux systèmes et mentalités de tous les temps, à toutes les révolutions faites par les hommes, le Christ a apporté la vraie, l'unique, l'éternelle «subversion»¹, sa doctrine étant la seule vraiment nouvelle, et qui s'opposera éternellement aux valeurs de ce monde, valeurs qui, elles, restent fondamentalement les mêmes : des valeurs anthropocentriques égoïstes.

Et cependant, tant de fois au cours de l'histoire du christianisme, les chrétiens eux-mêmes ont rabaisé la vie chrétienne à une vie de bien-pensants «comme il faut», confortablement installés dans un monde réfractaire à l'enseignement du Christ ! À tel point que les mots «catholique», «orthodoxe» sont devenus pour beaucoup synonymes de conservateur, de «comme il faut», de conformiste.

Or, en réalité, il faut être déjà un peu fou pour être simplement chrétien. Dans la société d'aujourd'hui par exemple, quand les gens du monde se rendent compte de notre façon de vivre à nous chrétiens orthodoxes, façon de vivre si éloignée de la leur, ils nous regardent avec étonnement et aussi avec une certaine méfiance, quand ce n'est pas avec haine et mépris. *Vous serez haïs de tous à cause de mon Nom*, dit le Christ.

À l'époque des apôtres, les chrétiens étaient une minorité remarquée par leur différence, et ils furent persécutés par les grands de ce monde en raison des valeurs, opposées au genre de vie de ces derniers, qu'ils prêchaient.

Le conformisme au monde n'est devenu un risque, une tentation constante pour les chrétiens qu'à partir de l'établissement de la foi chrétienne en tant que religion d'état par saint Constantin le Grand. L'expérience de Byzance a démontré que le paradis sur terre n'était pas possible.²

Mais chaque fois que le risque de conformisme, de distorsion de la vie chrétienne, se présentait, Dieu a suscité des hommes et des femmes pour rappeler que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, pour renouveler l'évidence en train de plonger dans l'oubli qu'une vie authentiquement chrétienne et l'adoption des valeurs de ce siècle ne peuvent pas aller ensemble.

Les premiers étaient les moines et moniales, qui se mettaient «à part», dans le désert, loin de la société, pour expérimenter l'idéal chrétien. Ayant renoncé au monde et à ses convoitises et jusqu'à leur volonté propre afin que la Volonté de Dieu puisse se faire en eux, ils sont jusqu'à ce jour nos modèles à nous, chrétiens laïcs, et objets de notre admiration.

Minoritaires comme les premiers chrétiens, ils sont bien souvent incompris voire méprisés par les gens du monde, qui les regardent comme des personnes inutiles, voire fainéantes, entre autre parce que leur travail ne contribue pas à l'économie de leur pays.

Un autre genre de personnes qui poussent les valeurs chrétiennes à l'extrême sont les fols-en-Christ. C'est une «catégorie» d'ascètes également «à part», et qui existaient déjà dans le monachisme ancien, mais qui, pour la plupart, vivent dans le monde. Ceux-ci ont à cœur de se purifier de la dernière des passions humaines, celle qui a coutume de s'attacher à la vertu même : la vanité.

C'est la raison pour laquelle Dieu a donné à ces ascètes le charisme de simuler la folie, afin d'éviter d'être honorés pour leurs vertus, et, de provoquer, au contraire, le mépris des gens.

Ils ont manifesté, par leur comportement insolite, l'altérité absolue du chrétien par rapport aux gens ordinaires, se sont opposés avec courage aux grands de ce monde quand ceux-ci abusaient de leur pouvoir et ont vaincu en eux-mêmes tout désir d'être honoré, désir si commun à tous les hommes. Leur pratique d'actes fous et dignes de mépris, les ayant fait paraître insensés aux yeux des gens, leur a valu d'être dédaignés, rejetés parfois par les moines eux-mêmes, et d'acquiescer par là une profonde humilité.

Dans l'Écriture sainte, l'idée de la folie apparente de l'homme spirituel en face de celle, réelle, des gens du monde s'exprime déjà chez le prophète Osée : «Sache-le, Israël : le prophète est fou, l'homme spirituel est insensé, à cause de la multitude de tes iniquités et de l'excès de ta folie» (Os 9,7), et on peut voir qu'aucun des prophètes de l'Ancien Testament n'était exempt, à côté de l'audace, de quelques excentricités.

S'arrachant, par son isolement monastique, érémitique ou par sa folie, à son milieu habituel, l'homme peut s'approcher plus aisément de Dieu que s'il est englué dans les affaires du siècle.

L'expression «fou pour le Christ», nous la trouvons dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens,³ fondement de cette ascèse particulière.

1 La subversion désigne un processus par lequel les valeurs et principes d'un système en place sont contredits ou renversés.

2 Ce n'est pas sans raison que le mot «paradis» lui-même signifie un enclos. C'est un endroit ou un état singulier, «à part», non généralisé.

3 *Que nul ne s'abuse lui-même : si quelqu'un parmi vous pense être sage selon ce siècle, qu'il devienne fou, afin de devenir sage* (1Co 3,18). *Nous sommes fous à cause de Christ; mais vous, vous êtes sages en Christ; nous sommes faibles, mais vous êtes forts. Vous êtes honorés, et nous sommes méprisés !* (1Co 4,10)

Depuis saint Syméon d'Émèse au sixième siècle, il y a eu un grand nombre de fols-en-Christ à toutes les époques dans l'Église orthodoxe. Il se peut bien que certains ne soient connus que de Dieu seul, mais la vie de plusieurs d'entre eux a été consignée par écrit⁴.

Ce livret-ci présentera celle de sainte Tarso, folle en Christ du vingtième siècle, qui a vécu entre 1910 et 1989. Elle avait exercé son ascèse à Kératéa, en terre d'Attique, près du célèbre monastère VCO (matthéiste) dédié à l'Entrée de la Mère de Dieu au Temple, aujourd'hui encore le plus grand monastère de femmes de Grèce. Nombreux sont ceux qui ont eu le bonheur de la connaître et de converser avec elle, non seulement parmi les moniales VCO, mais aussi des laïcs, des pèlerins nouveau-calendaristes et autres.

Les laïcs séjournant dans ce monastère ne manquent pas, après avoir vénéré les reliques et le tombeau des archevêques Matthieu et André, d'indiquer les uns aux autres l'endroit où était sa cabane, ou d'y faire un petit tour ou de raconter ses faits et gestes dont ils étaient les témoins, ou dont ils ont entendu parler. Parfois, il est permis aussi de vénérer son crâne, exposé, à de rares occasions, dans une salle du monastère.

Nous avons reconstitué la plus grande partie de sa vie principalement à partir de la version anglaise de sa «Vie» rédigée par Jean Kornarakis⁵, que nous remercions pour son autorisation de nous servir de son texte, ainsi que d'après divers témoignages. D'autres suivront.

2. La jeunesse de Tarso, les premiers signes de sa «folie», les soins médicaux qu'elle reçoit

Tarso, de son nom d'état-civil Tarasia Zagoreou, est née de pieux parents chrétiens orthodoxes, Périclès et Maria, le 4 juillet 1910 à Rogo, village de la province de Korthion en l'île d'Andros.

Un de leurs proches était le moine Galaktion, qui, à partir de 1898, habita chez eux, dans une partie séparée de la maison.

Le Seigneur avait béni l'union de Périclès et de Maria en leur donnant six enfants, dont l'une, Pénélope, la sœur aînée, est décédée en 1918, plongeant la famille dans un deuil profond.

La jeune Tarso, elle, acheva des études primaires et secondaires, ce que peu de jeunes filles faisaient à son époque en Grèce. Elle était, de plus, une excellente élève tout le long de son parcours scolaire, parfois même la meilleure de sa classe.

Tarso était la benjamine des 6 enfants et comme telle, la plus choyée. On lui épargnait tout travail dur. Toute jeune encore, elle suivait, avec sa sœur, des cours de mandoline et toutes les deux en jouaient souvent pour leurs amis.

La famille possédait assez de biens pour vivre, grâce à leur travail dur. Ils habitaient en dehors du village et y menaient une vie paisible dans leur maison entourée d'un verger d'arbres fruitiers, d'oliviers et d'un potager. Ils avaient de même quelques bœufs et des moutons qui leur fournissaient de la laine, et du lait dont ils faisaient aussi du fromage.

C'est à l'âge de quatorze ans que son inclination pour le divin se manifesta de façon particulière. C'est ainsi qu'elle en relata plus tard les circonstances exactes: «J'ai quitté la maison à quatorze ans. Beaucoup d'enfants jouaient devant la boulangerie lorsque l'*officier*⁶ est venu me choisir. Il m'a prise dans ses bras et m'a portée à un endroit inconnu. Depuis, ma vie a changé complètement !»

À partir de ce moment, en effet, elle prit ses distances avec sa famille et ses amis. Languissant pour l'isolement et la liberté, elle méditait souvent sur la mort, priant pour ses parents défunts et conversant même avec eux.

Elle commença à montrer des signes du don de clairvoyance lors de différents événements de tous les jours. Un soir où la famille se préparait à aller au lit, sa mère finissant ses prières, Tarso dit qu'ils n'assisteraient pas le lendemain à la divine Liturgie au village voisin, comme elles l'avaient projeté, car le prêtre ne pourrait pas célébrer. Comme il s'est avéré, Tarso, grâce à son don magnifique, avait prévu l'empêchement du prêtre, qui, la veille au soir, s'était enivré.

Comme sa sœur Katina s'était mariée et avait déménagé à Athènes, toute la famille s'y installa en 1931. Ici, Tarso resta pareille à elle-même : calme, introvertie, mais aimante envers tous, tout en montrant un comportement follet, incompréhensible à son entourage. C'était plutôt déconcertant que de la voir porter une tunique blanche et un foulard blanc et de constater que très souvent, sans rien craindre, elle partait vers des destinations que nul ne connaissait. Elle portait toujours de vieilles chaussures, et chaque fois que l'on lui offrait une paire neuve, elle leur infligeait une allure usée en les frappant avec une pierre.

Avant la seconde guerre mondiale, sa famille tenta de la marier. Elle et son frère furent invités à dîner dans la famille de son *futur*. Cependant, par la permission de Dieu, les choses se gâtèrent. Son frère se mit en colère et ils s'en allèrent aussitôt. Elle en partit avec la même indifférence avec laquelle y était arrivée, sans montrer la moindre réaction de satisfaction ou de déception.

⁴ Voir, entre autres, notre édition de la *Vie de saint André le fol en Christ ou l'article dans le bulletin n° 33* : LES FOLS EN CHRIST EN RUSSIE AU COURS DES XV^e ET XVI^e SIECLES

⁵ *TARSO : The Fool in Christ* (1910-1989), par Ioannis K. Kornarakis, éd. Athos

⁶ C'est le titre qu'elle avait coutume de donner aux anges.

En été 1940, sa famille, en vacances à Andros, fut retenue par le blocus et ne put retourner à Athènes qu'en 1942. Là, à son grand chagrin, sa meilleure amie décéda.

Cependant, la *folie* de Tarso commença à inquiéter ses proches, et à leur retour à Athènes en 1942, elle fut conduite d'autorité chez un psychiatre. On diagnostiqua son état comme étant *schizophrénique*.

Du point de vue psychiatrique, Tarso présenta effectivement quelques *caractéristiques* de ce trouble psychopathologique. Elle disait entendre des voix de personnes défuntes et évitait obstinément les relations sociales. Naturellement, les psychiatres ne pouvaient percevoir les origines spirituelles de son comportement, puisqu'ils jugeaient de l'extérieur.

Les chirurgiens procédèrent à une intervention, commune à cette époque : une double trépanation, près des tempes, à gauche et à droite. Ce fut sans aucun résultat thérapeutique, et très heureusement, cela ne lui nuisit non plus ni sur le plan intellectuel, ni sur le plan psychique.

En tout cas, après ces traitements chirurgical et psychiatrique, Tarso fut *officiellement* considérée comme aliénée.

En 1944, pendant la Guerre Civile, alors que tout le monde restait chez soi, Tarso, habillée en blanc, sortait. À cette époque, elle vivait avec ses parents dans la maison de sa sœur.

Un soir, on sonna à la porte de sa sœur – à Exarchia, au pied du mont Strefi. Sa sœur, qui était seule à la maison avec ses trois enfants en bas âge, fut terrifiée en ouvrant la porte : elle vit un groupe de révolutionnaires barbus armés. Ceux-ci lui demandèrent si elle avait une sœur appelée Tarso Zagoreou. Elle eut peur, pensant qu'il était arrivé quelque chose à Tarso. Le chef du groupe laissa passer Tarso, qui entra dans la maison. Ensuite, il demanda à sa sœur : « Qui est cette femme qui passe sans crainte à travers les balles sans être touchée par une seule ? » L'extérieur excentrique de Tarso et sa condition intérieure pieuse avaient consterné ses proches, qui ne savaient pas que penser, ni que faire. Bien que Tarso se comportât d'une manière tout à fait différente d'eux, elle était cependant si gentille et si obéissante qu'elle acceptait sans se plaindre tout ce qu'ils faisaient « pour son propre bien ».

3. Son arrivée au monastère, son « noviciat » de calligraphe

Par la Volonté du Seigneur, elle fut amenée à un endroit où elle pourrait lutter sans être dérangée, avec d'autres âmes à Lui consacrées.

La mère de Tarso connaissait le saint monastère de l'Entrée au Temple de l'Enfantrice de Dieu de Kératéa. À l'époque où les psychiatres avaient diagnostiqué la maladie de Tarso, l'évêque Matthieu de Vresthène, plus tard archevêque V.C.O. d'Athènes, le fondateur du monastère, accomplissait des miracles et guérissait beaucoup de personnes qui venaient demander ses saintes prières – il continue de faire ses miracles même après sa mort⁷. Pour cette raison, la mère de Tarso pensait l'amener au monastère pour un certain temps, espérant qu'elle allait être « guérie » miraculeusement. Déçue et désespérant de toute aide humaine, la mère de Tarso l'amena en effet au monastère en 1949, sans savoir que cet endroit serait le stade final des luttes de sa fille.

Il semble que leur séjour là-bas dura trois mois, sans que leur vœu soit exaucé. Par conséquent, la mère de Tarso décida de rentrer avec elle à la maison. Cependant, Tarso ne voulut aucunement quitter le monastère. Elle implora sa mère de l'y laisser un peu plus longtemps, ce qui finit par être le reste de sa vie.

Tarso n'était pas officiellement moniale, mais était considérée comme membre du monastère. Elle demeurait avec les autres novices à l'hôtellerie, comme c'était l'habitude dans ce monastère, accomplissant leurs obédiences, agissant avec encore plus de folie, et peu considérée tant par les moniales que par les laïcs. Elle assistait aux offices quotidiens à l'hôtellerie et lisait même l'Hexapsalme, le Psautier et les Heures. Il y a des personnes qui se souviennent encore avec quelle componction elle faisait ces lectures.

Pendant son séjour là-bas, elle eut comme obédience la copie de manuscrits des archives de la bibliothèque, tant elle excellait en calligraphie. Les moniales s'en souviennent comme d'une personne de belle apparence, aux épaisses boucles blondes, aux yeux verts et au visage joyeux. Elle tenait dans ses mains un livre de prières, à l'aide duquel elle priait constamment. Elle évitait les contacts avec les autres novices, préférant la solitude de sa cellule et la prière.

La sœur dont l'obédience était de réveiller les moniales trouvait chaque fois Tarso debout, en train de prier. Quelques jours après son arrivée, les sœurs découvrirent qu'elle ne s'allongeait jamais sur son lit pour dormir, pas même pendant le temps de repos. Elle dormait alors en position assise.

Le labeur de la nuit était suivi par celui du jour. En plus de son travail de copie des manuscrits, elle se chargea de celui de porter l'eau, pour les besoins des sœurs, de la Source Vivifiante, à une centaine de mètres de l'hôtellerie.

⁷ De son tombeau, qui se trouve dans l'enceinte du monastère, de la myrrhe a coulé, d'où son nom de saint Matthieu le Myrovlite.

3. Son comportement devient trop excentrique pour le monastère

Quelque temps plus tard, elle commença à se comporter et à parler de façon étrange et ses paroles étaient mal comprises. Elle se mit à railler et à se moquer des gens, surtout des visiteurs du monastère. Les moniales ayant vu cela lui dirent de quitter l'hôtellerie où elle était restée deux ans. L'athlète du Christ sans cellule ressemblait ainsi à Celui qui *n'avait pas où reposer sa Tête* (Mt 8,20; Lc 9,58). Elle s'abrita en dehors de la porte méridionale du monastère, dans les champs, où se trouvaient les parcs à moutons du monastère et quelques ruines. A l'hôtellerie, elle est restée environ deux ans. Ensuite elle s'est construit une cabane avec des branchages près du vignoble sur la pente à l'est du monastère. Elle y demeura, jusque dans les années '70, elle n'avait pas de résidence permanente, mais elle construisait et démolissait des huttes tout en vagabondant par les champs et les monts.

Souvent elle quittait le domaine du monastère pour aller se promener dans les bourgs de Kératéa et de Markopoulo, ou bien elle rendait visite à des particuliers. Cela ennuyait fortement l'abbesse Eufrosyni, car elle pensait qu'il était dangereux pour une femme d'errer la nuit toute seule. Pour cette raison, elle demanda un jour à Tarso de ne pas s'éloigner du domaine du monastère, sinon elle allait la renvoyer. Tarso obéit et plus jamais elle ne quitta le domaine du monastère. Plus tard, dans les années '70, comme elle vieillissait et avait besoin d'une résidence permanente, elle répara quelques ruines elle-même, portant des parpaings et les couvrant de plaques de plastique et de tôle dans la partie nord du monastère, un peu à l'extérieur mais toujours dans la propriété, pas loin du poulailler, jusqu'en 1987 (ou 1988).

Personne ne savait où elle dormait et s'abritait lors des pluies abondantes et les orages. Cependant, on la voyait souvent, lorsqu'il pleuvait, assise en plein champ, et tenant une plaque de tôle au-dessus de sa tête.



4. Ses travaux pour aider les sœurs

Bien qu'elle ne fût pas considérée comme une moniale régulière, elle prenait une part active dans la vie communautaire des sœurs. Pendant de longues années, elle se chargeait de l'obéissance de porter tous les jours le lait pour la communauté (plus de 300 moniales), du parc des moutons qui était à 500 mètres du monastère jusqu'à la boulangerie où elle prenait sa nourriture. Une fois le récipient vide, elle prenait de l'eau à la Source Vivifiante pour en porter au parc des moutons, là où les moniales abreuyaient les animaux.

Elle faisait des travaux en cachette la nuit : transportait du bois pour la cuisine... De plus, elle se chargea de la tâche d'épandre le fumier sur le vignoble du monastère. Un camion déversait le fumier à proximité du monastère, afin de permettre aux moniales de l'épandre sur le vignoble les jours suivants. Tarso les devançait, et le travail était déjà fini le lendemain matin. Comme elles n'arrivaient pas à s'expliquer comment cela était arrivé, elles allèrent guetter un soir et virent Tarso épandre le fumier d'un bout à l'autre du vignoble, toute seule.

Elle prenait part aux travaux courants (*pancenias*) accomplis communautairement, comme ramasser les vesces, récolter le raisin et d'autres travaux des champs. Elle travaillait comme toutes les autres sœurs, la seule différence étant qu'elle le faisait un peu à l'écart. À midi, elle recevait sa nourriture de la cuisinière, comme toutes les autres sœurs. De cette façon, Dieu définissait son mode de vie et même l'endroit où elle devait vivre jusqu'à sa dormition. C'était une vie érémitique et ascétique, avec la prière incessante et un service agréable à Dieu ! Lui seul connaissait son être intérieur et les mouvements de son esprit comme de son cœur. Ce que nous en savons, nous ne pouvons que le déduire à partir des aspects extérieurs de sa vie.

Sœur Marina fut témoin d'un moment personnel de la vie de Tarso : «Nous avions une vigile au monastère. C'était en été et la vigile avait lieu dans la cour. La lune brillait. Dès le début des Complies, je partis voir ce que faisait Tarso. Elle n'était pas dehors. Je m'approchai très doucement de sa hutte, et, sans me faire remarquer d'elle, je regardai par la fente des

planches. Elle était debout, se signant et priant tout bas : ‘Ma Toute-Sainte, aide-moi la pécheresse, aide- moi, ma Toute-Sainte, ma Vierge, aide-moi, je t’en prie...’. Je restai à la regarder aussi longtemps que je pus, et quand je m’en retournai, la vigile en était aux apostiches après la litie.»

5. Elle enlaidit son aspect extérieur

Conformément à la façon ascétique et hésychaste, elle modela son apparence extérieure en conséquence et plus tard sa cellule ascétique aussi.

«Les premières années, Tarso portait un habit noir (rasson), mais elle le faisait paraître misérable. Elle l’avait cousu elle-même, avec d’énormes poches larges pour y mettre ses livres de prières, la Synopse, la Bible, le Psautier etc. Cependant, avec le temps, ses vêtements s’assortissaient de plus en plus à l’allure d’une personne atteinte de folie, tant elle était mal habillée et avait l’air ridicule !»

Une femme qui lui rendait visite fréquemment décrit ainsi son accoutrement : «Elle portait une petite robe sale et misérable (une fois blanche), plus longue que l’habit autrefois noir, qui avait une énorme poche intérieure, assez grande pour tenir tout ce qu’elle avait – ou plutôt n’avait pas, puisqu’elle n’avait rien. Essayant en vain de se chauffer en hiver, elle se couvrait de deux ou trois grandes feuilles de plastique et jeta autour de ses épaules une serviette marron, avec un ruban habilement cousu dessus – cela faisait comme une cape».

Tarso s’efforçait tout particulièrement de cacher son beau visage, depuis le temps de sa jeunesse jusqu’à cette nouvelle étape de sa lutte spirituelle. Elle cachait en particulier ses beaux yeux.

Quand on regardait attentivement ses yeux, ils ressemblaient parfois à un morceau de ciel diamantin !

Elle portait des lunettes à gros verres, attachées par un fil de fer autour de sa tête. Quand elle voulait lire quelque chose, elle le portait très près de son visage. Une fois, elle dit à une visiteuse : «Ma sœur, je leur ai tout donné. Que leur donnerai-je d’autre ? Je leur ai même donné mes yeux». La pieuse sœur ne comprit pas le sens de ces paroles. Cependant, elle apprit plus tard que, quand Tarso était plus jeune, un visiteur masculin du monastère avait admiré ses yeux et lui avait dit qu’elle avait de beaux yeux. Après avoir entendu cela, Tarso courut au monastère, prit une paire de lunettes aux verres épais, et les chaussa. Par la suite, elle eut des problèmes de vision.

En plus de cela, pendant ses premières années au monastère, elle couvrait son nez d’un bandeau confectionné par elle-même, pour cacher le milieu de son visage, parce que quelqu’un lui avait dit qu’elle avait un joli nez. Vers la fin de sa vie, elle cessa de porter ce bandeau. En outre, elle tenait sa tête baissée vers le sol. Comme elle l’avait dit elle-même : «Le marron est ma couleur préférée !» De plus, ses chaussures, faites de caoutchouc, étaient usées, attachées avec un fil de fer rouillé et toujours dépareillées.

6. Son logement, sa nourriture

Les dimensions de sa cellule ne lui permettaient pas l’usage d’un lit normal. On devait se pencher pour entrer et une fois à l’intérieur, se tenir assis. De plus, elle n’avait pas dormi allongée pendant quarante-cinq ans. Elle n’avait dormi dans un lit que les deux fois où elle devait être hospitalisée. Pendant tout ce temps, elle se reprochait de jouir d’un tel «luxe» !

L’intérieur de sa cellule était dans un désordre complet. On y trouvait des baluchons ouverts de vieux vêtements qui dépassaient, ou des couvertures enroulées en une boule, des boîtes vides de nourriture pour chat, des déchets et divers petits objets inutiles. Tout cela formait un tas qui ressemblait à un dépôt d’ordures.

«Au coin de sa cellule, il y avait un grand banc. Un ou deux parpaings et un sac tordu de ciment, pétrifié par la pluie, lui servaient de chaises. Dans sa jeunesse, elle se blottissait près des buissons, comme un chien. Comme elle vieillissait, on la trouvait souvent assise sur son banc, la tête baissée vers le sol. Même la dernière année de sa vie, lorsqu’elle fut emmenée à l’hospice du monastère, où l’on soigne les sœurs âgées, on s’apercevait qu’elle passait souvent la nuit sur un parapet, sous la pluie.»

Sa nourriture était toujours frugale. Sa règle concernant la nourriture apparaissait aussi pendant ses derniers jours à l’hôpital. Par obéissance, elle acceptait de manger de la soupe, mais quand on insistait pour qu’elle en mange davantage, elle refusait en disant : «J’ai mangé, j’en ai mangé quatre cuillerées !» C’était sa limite.

Sœur Marina lui apportait son déjeuner, que Tarso répartissait en deux portions, laissant la moitié pour son dîner. Cependant, lorsque sœur Marina n’était pas là, personne ne prenait soin de Tarso. Il semble que parfois elle n’avait rien à manger pendant une semaine, jusqu’au retour de sœur Marina.

Parfois, on lui apportait de la bonne nourriture, différente de celle cuite dans une marmite pour 300 personnes. Sœur Marina eut pitié d’elle à cause de ses tribulations et lui dit : «Prends un peu de cette nourriture». La réponse fut : «Eh bien, la nourriture pour les laïcs est-elle meilleure ?»

Une fois, elle lui apporta une bonne portion de poisson, dont Tarso ôta les arêtes et donna la chair aux chats. La sœur lui demanda : «Que fais-tu ? Que vas-tu manger ? Pauvre âme, mange la chair et donne les arêtes aux chats». La réponse fut : «Mangez-vous les restes au monastère ? Comment les chats peuvent-ils manger les arêtes ?»

Elle nourrissait avec le même soin les souris de sa cellule, en leur donnant de petits morceaux de pain. «Même les souris ont besoin de nourriture.» – disait-elle.

Tarso traitait les animaux avec affection. Une fois, elle trouva près de la mer un vieil âne maigre abandonné à la mort. Elle l'amena près de sa cellule et le nourrit jusqu'à son trépas.

Qui peut douter que si elle partageait sa maigre nourriture avec ses amis privés de raison, c'est qu'elle était libre de besoins matériels ? En effet, sa véritable nourriture, celle qui la rassasiait au point qu'elle en oubliait la nourriture matérielle, était spirituelle. Ses pensées et son cœur étaient consacrés exclusivement aux choses saintes et célestes, auxquelles elle se délectait constamment.

C'est sûrement cela, le sens de sa réponse à un visiteur prêt à lui apporter tout ce qu'elle désirerait comme nourriture :

– Que veux-tu que je t'apporte à manger, Tarso ? – Ne m'apporte rien. L'officier (l'ange) et Marie apportent ma nourriture !

à suivre



*Les arbres qui serviront de planches à nos cercueils ont pu pousser depuis longtemps.
(Saint Ephrem le Syrien)*

LA SAINTE TRINITÉ – LA PREMIÈRE ÉGLISE ?

Dans ces quelques lignes qui suivent, je voudrais juste mettre au clair quelques paroles patristiques qui sont citées par ceux qui prétendent que la sainte Trinité figure la première Église. Il ne s'agit donc pas de traiter exhaustivement le sujet ni d'apporter ma part de confusion – il y en a déjà assez.

« Une icône de la sainte Trinité est la sainte Église, ... » dit saint Maxime le Confesseur (PG vol. 91)

«... si l'Église peut être appelée une "icône" de la sainte Trinité, cela veut dire donc que la sainte Trinité peut être appelée le "prototype" de l'Église. Puisque c'est le sens même de "icône", qu'elle est basée sur un "prototype". Par conséquent il n'est pas anti-patristique d'appeler la sainte Trinité le "prototype", ou figurativement la "Première Église", » concluent les défenseurs de l'opinion théologique (théologoumène) citée.

Si on raisonne – pour ne pas dire déraisonne – ainsi, alors Dieu est aussi le prototype de l'homme puisque l'homme est façonné à l'image et à la ressemblance de Dieu. Donc on pourrait déduire, selon eux, que Dieu est le premier homme (avant l'Incarnation du Christ). J'ai vu ces raisonnements chez les Jésuites, qui citent toujours ce qui contredit le moins leurs thèses et en forçant plus ou moins le sens au besoin. Continuons.

"...Donc, d'un côté, l'unité de la Trinité envers elle-même, il est légitime de dire, FORMAIT UNE ÉGLISE [en grec : ἐκκλησιάσασα, c'est-à-dire "a été rassemblée"], dit saint Photios le Grand (Homélie 9,9).

Ceux qui sont à l'origine de la trouvaille, selon laquelle la sainte Trinité est la première Église, n'en font pas de commentaire, pensant qu'il va de soi que saint Photios est en accord avec leurs raisonnements simplistes. Les choses ne sont malheureusement pas si simples. D'abord, le saint dit «UNE ÉGLISE» et non l'Église. Ensuite, une chose est : "a été rassemblée" (ἐκκλησιάσασα), et une autre chose : l'ÉGLISE, qui est un nom propre.

«Selon le témoignage des pères, l'Église a toujours préexisté dans l'éternel Verbe et Fils de Dieu préexistant sans commencement. [L'Église] a été par la suite révélée à travers la Création, ...»

(Métropolitaine Épiphane de Kition, *Quelques faits concernant le Calendrier*, Deuxième Édition, Larnaca, Cyprus, 1998, p. 1.)

TOUT, absolument tout, (hormis le péché) a préexisté en Dieu dès l'éternité, aussi bien l'Église – que le Christ a fondée lors de sa venue sur terre – que les plantes, les animaux etc. Cependant, une chose est le plan de Dieu et une autre chose la création dans le temps. Il ne faut pas confondre le simple plan avec sa réalisation dans le temps. Si, en plus, l'Église a préexisté dans le Verbe cela ne permet pas de conclure que le Verbe, ou la sainte Trinité est l'Église. Il ne faut pas confondre la cause et l'effet.

Si, dans le meilleur des cas, cette opinion était juste et défendable, il n'est pourtant pas juste de s'y obstiner, quand on voit que cela n'apporte que trouble et scandale et finalement un schisme. Ce n'est pas ainsi qu'on édifie l'Église du Christ qui a donné sa vie pour elle. L'Apôtre dit bien : «Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.» (1 Cor 13,2) Ailleurs le même apôtre dit : «si un aliment scandalise mon frère, je ne mangerai jamais de viande, afin de ne pas scandaliser mon frère.» (1 Cor 8,13) Juste avant : «Prenez garde, toutefois, que votre liberté ne devienne une pierre d'achoppement pour les faibles,» et, «ainsi le faible périra par ta connaissance, le frère pour lequel Christ est mort !»

Bref, on n'a jamais provoqué un schisme par l'humilité, la patience ou l'amour mais toujours par le contraire, comme on le voit une fois de plus dans les inventeurs du nouveau «dogme».

Archimandrite Cassien